

2 - First Cow **Nés pour un petit scone**

Maxime Labrecque

Numéro 325, janvier 2021

Nos meilleurs films de 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95631ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Labrecque, M. (2021). Compte rendu de [2 - First Cow : nés pour un petit scone]. *Séquences : la revue de cinéma*, (325), 16–16.

2 First Cow

Nés pour un petit scone

MAXIME LABRECQUE

Grandiose et pourtant intime, recouverte d'un diaphane voile de subtilité, l'œuvre *First Cow*, comme toutes celles de Kelly Reichardt, est profondément marquante. Dès le départ, on sent le froid de l'automne et l'odeur des feuilles mouillées. Surtout, on comprend que la réalisatrice aime prendre son temps; le plan contemplatif d'un navire qui traverse lentement l'écran donne le ton. Pilotant le montage de son propre film, Kelly Reichardt sait, hors de tout doute, comment moduler le rythme narratif et provoquer un ressenti convaincant. La réalisatrice met en scène des personnages d'une justesse rarement égalée qui évoluent dans un cadre renouant avec les codes du naturalisme, ou encore avec une sorte de réalisme poétique. Or, le pathétique des personnages ne s'exprime pas comme chez Carné et la poésie, au-delà des mots, s'incarne ici indéniablement dans la mise en scène. On pense que la relation entre Cookie et King-Lu – ce remarquable mais improbable duo – évoluera pour devenir amoureuse, mais la réalisatrice n'emprunte pas directement cette voie. Si une forte amitié masculine, une alliance nécessaire et une forme d'amour certaine enveloppent ce film, comme dans la plupart de ses œuvres, la réalisatrice laisse volontairement des zones de flou, évitant de cantonner ses personnages dans des catégories trop hermétiques ou de répéter des schèmes prévisibles. La manière dont ses personnages prennent vie témoigne d'une précision dans l'écriture et la mise en scène. C'est ainsi que l'on découvre cette histoire d'amitié qui, au fond, se mue en une superbe leçon d'humanité. Les silences ont une signification différente selon le contexte et la réalisatrice capte les moindres échanges de regards, tantôt inquiets, tantôt tendres, entre ses protagonistes. Par ailleurs, le choix des comédiens est ici digne de mention. En évitant d'attribuer les rôles à des noms trop imposants, la réalisatrice parvient à créer une immersion et une crédibilité qui s'avère toute désignée.

On ne glorifie pas ici le terroir; au contraire, les conditions de vie des pionniers sont montrées dans tout ce qu'elles ont de plus sordide. La cabane sommaire dans laquelle vivent Cookie (John Magaro au visage éternellement doux) et King-Lu (Orion Lee au regard vif) est en ce sens particulièrement évocatrice. Dans cet univers froid, humide et impitoyable, la douceur d'une accolade fait l'effet d'une couverture chaude et bienveillante. L'imaginaire mythique et optimiste de la conquête de l'Ouest est anéanti, roulé dans la fange et laissé pour mort. D'ailleurs, la boue sombre paraît dominer chaque plan et l'Oregon de 1820 rappelle parfois les paysages néo-zélandais de *La leçon de piano* (1993). La réalisatrice sait créer une anticipation et piquer la curiosité en annonçant sa finale macabre dès le début, même si celle-ci demeure parfaitement lumineuse et tendre. Car cette mort violente résulte pourtant d'un choix; celui de tout risquer et de demeurer solidaire jusqu'au bout. C'est là, semble-t-il, où réside une première leçon du film, une douceur dans ce monde



cruel qui enveloppe le destin de Cookie et King-Lu – reposant éternellement tout près l'un de l'autre – dans une forme de salut paisible. On souhaite ardemment que les deux protagonistes triomphent, qu'ils déjouent éternellement le capitalisme injuste en poursuivant leur rituel nocturne, mais la réalité est tout autre. Les scènes de traite au clair de lune – ritournelle inquiétante et envoûtante tout à la fois –, avec cette unique vache qui collabore docilement à l'entreprise illicite des deux improbables associés, provoquent donc un certain suspense. Lorsque la branche de l'arbre cède finalement, c'est toute une entreprise délicate qui s'effondre, toute une économie alternative et un rêve commun qui s'envolent. En somme, même si le spectateur connaît d'emblée le sort peu enviable des protagonistes, tout l'attrait du film réside dans leur rencontre et dans cette solidarité inaliénable.

L'intelligence dont fait montre Reichardt dans cette œuvre – sortie trois ans après le phénoménal triptyque *Certain Women* – s'illustre une fois de plus à travers une compréhension ahurissante des émotions et des relations humaines. En fin de compte, cette leçon de capitalisme 101 au temps de la conquête de l'Ouest, cette fable ingénieuse, témoigne d'un monde impitoyable où la simple propriété privée est plus importante que deux vies humaines. On sort de ce film empli d'émotions contradictoires où malgré l'injustice, la puissance de l'amour et du rêve l'emporte. Ce film sert à la fois d'exemple, de critique et d'enseignement et témoigne, au-delà de son cas de figure isolé, d'un propos pourtant bien universel.

Sommes-nous nés pour un petit scone? ▲